



**HAL**  
open science

# De monstres et de libellules : récits de femmes (La fin de Mame Baby, Gaël Octavia)

Elara Bertho

► **To cite this version:**

Elara Bertho. De monstres et de libellules : récits de femmes (La fin de Mame Baby, Gaël Octavia). Diacritik, 2017. hal-02292704

**HAL Id: hal-02292704**

**<https://hal.science/hal-02292704>**

Submitted on 20 Sep 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# DIACRITIK

— LE MAGAZINE QUI MET L'ACCENT SUR LA CULTURE —

Elara Bertho / 31 août 2017 / [Livres](#), [Rentrée littéraire 2017](#)

## De monstres et de libellules : récits de femmes (*La fin de Mame Baby, Gaël Octavia*)



Gaël Octavia

**D**ans une toute petite ville qui ne sera jamais décrite sinon par sa violence et par les noms de fleurs dont sont affublés ses immeubles, donc dans cette petite ville anonyme parce qu'universelle, que l'on appellera simplement le Quartier, Mariette se balance sur un rocking chair, un verre à la main, les yeux dans le vide. Elle divague. Elle rêve à voix haute, pour vous, Lecteur : « Avec vous aussi, elle va réexaminer les faits, redessiner les personnages. (...) On la croit assise au fond de son fauteuil mais, en fait, elle arpente une galerie de portraits. Les tableaux sont plus ou moins colorés, les traits plus ou moins précis. Chacun flotte dans l'appartement. Chacun y est incrusté comme un parfum persistant. Je ne sais pas ce qui déclenche, chez Mariette, le besoin de parler de l'un ou de l'autre. C'est comme si Mame Baby ou le premier mari pouvait surgir d'un tiroir qui s'ouvre, d'un éclat particulier de lumière à travers la fenêtre » (p. 140). Gaël Octavia nous convie à visiter également cet étrange musée, ce palais de mémoire de Mariette qui ne tient plus tout à fait droit, dont les murs peignent à conserver la trace des portraits, mais qui réapparaissent pourtant au gré des souvenirs et des verres de vin

rouge. Chaque personnage reviendra, dans le désordre, se présenter sur la scène de sa mémoire fragmentaire, et livrer une partie de ses secrets.

Dans le personnage de l'enquêtrice, qui vient prendre soin de Mariette, il y a Aline. Revenue dans le Quartier après sept ans d'absence, Aline enfile chaque jour sa blouse d'infirmière pour venir écouter le récit de Mariette, en se laissant bercer par le mouvement régulier du rockingchair. Patiemment, elle reconstruit le palais de mémoire. Elle écoute les différentes versions contradictoires, elle bâtit des hypothèses, elle imagine des architectures plausibles du passé. Petit à petit se redessinent alors la vie du Quartier et les liens qui unissent tous les personnages : les hommes s'y succèdent, fils violents, amants bannis, prêcheurs fous de Dieu. Mais ce sont les femmes qui mènent la danse. « La Blanche », Suzanne, qui venait s'épancher auprès de Mariette et accompagner la déploration de la vieille femme. Et puis, mystérieuse entre toutes, Mame Baby dont le roman porte le nom. L'Assemblée des femmes du Quartier préserve sa mémoire avec attention et jalousie. L'Assemblée y célèbre celle qui, morte trop tôt, a su porter la bonne parole et inciter les femmes à s'entraider.



Ce premier roman de Gaël Octavia, à la construction parfaitement maîtrisée, interroge la suprématie masculine certes – au fondement de la violence du Quartier – mais aussi et surtout les amitiés féminines, leur puissance politique et poétique. Dans *La fin de Mame Baby* en effet, les mères, les filles, les amantes peuvent se détester, infiniment, mais autour d'un chocolat chaud, la force de leurs récits construit un lien qui porte en lui une nouvelle manière de résister, au quotidien. A travers les yeux d'Aline, fille sage et attentionnée, c'est un apprentissage de la narration, et donc de la solidarité entre femmes, auquel le lecteur est convié. Entre ses fils narratifs, qu'il faut démêler petit à petit, l'amitié terrible de Mame Baby et de Mariette se recompose : deux fillettes se prennent par la

main, au premier jour d'école, et ne se quitteront plus qu'à la fin de l'adolescence. La première, timide, excellente élève, studieuse, se cachera derrière la seconde, volcanique, séductrice, protectrice. Mame Baby est fascinée par la beauté de son amie, dont elle imagine qu'une aura de libellules d'or irradie son passage pour venir la protéger, elle, l'adolescente timide, à l'entrée du lycée. Se remémorant le visage de Mariette, Mame ose faire face à cette jungle masculine qu'est la cour de récréation : « Les servantes au pas léger n'apparurent jamais pour refléter mille fois le beau visage, mais une multitude de libellules d'or prirent l'habitude de s'en détacher pour aller à la rencontre de Mame et se poser sur sa joue. La peur de Mame, cette peur d'oisillon qu'elle avait cultivée depuis l'enfance, qui s'était renforcée à l'entrée au lycée, quand elle avait pris conscience de son rôle dans le Quartier, cette peur quitta Mame dès le premier frôlement d'une libellule sur sa peau » (p. 67).

Au rythme des chocolats chauds et des verres de vin, bercée par le mouvement du rockingchair, Mariette évoque les tragédies de sa vie, qui l'ont peu à peu murée dans la folie. Aline écoute celle que le Quartier appelle désormais la « mère du monstre », Mariette, coupable d'avoir trop aimé son fils, Pierre, dont la violence égalait la beauté. Un monstre dont les colères terrifiaient le Quartier. Un monstre qui se vivait, par procuration, en cowboy de cinéma : « Oui, les films étaient ses dictionnaires. La bibliothèque de répliques était bien ordonnée, prête à l'emploi. A tout moment, il y piochait et l'on avait un petit sursaut, on était impressionné en identifiant le film en question » (p. 84), mais « on avait bien en tête que parler par répliques de films ne faisait pas de Pierre un personnage de film, et que sa férocité, hors du cinéma, avait des conséquences bien réelles » (p. 49). Un monstre cinéphile, en somme, hanté par l'industrie hollywoodienne dont il joue à reproduire l'héroïsme de pacotille.

Par prophéties interposées, au milieu des libellules d'or, les femmes se démènent avec les monstres. Une belle découverte de la rentrée littéraire.

**Gaël Octavia, *La Fin de Mame Baby*, Gallimard, 2017, 176 p., 16 € — Lire un extrait**

Lire ici un entretien avec l'auteur, par Elera Bertho

### Partager :



## Articles similaires



Entretien avec Gaël Octavia: "s'appartenir à soi-même" (La fin de Mame Baby)

31 août 2017

Dans "Entretiens"



Édouard Louis, « sous le poids de cette histoire que je ne voulais pas être mon histoire »

7 janvier 2016

Dans "Edouard Louis"



Édouard Louis, insoumis (Histoire de la violence)

5 janvier 2017

Dans "Edouard Louis"

Publié dans Livres, Rentrée littéraire 2017 et tagué éditions Gallimard, Diacritik, Elara Bertho, La fin de Mame Baby, littérature francophone, mémoire, rentrée littéraire 2017, Roman, violence. Ajoutez ce permalien à vos favoris.

---

ï Il n'y a pas de commentaire. [Ajoutez le vôtre](#)

+ Laisser un commentaire

Entrez votre commentaire...

---

## Suivez Diacritik

Adresse e-mail

Abonnez-vous

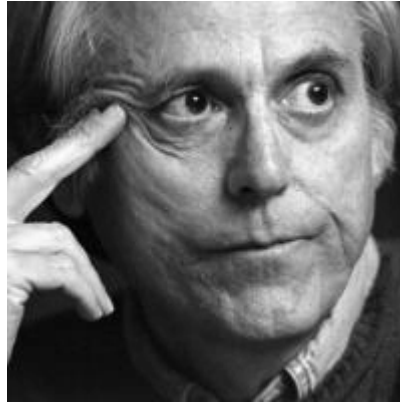


Recherche...

Rechercher

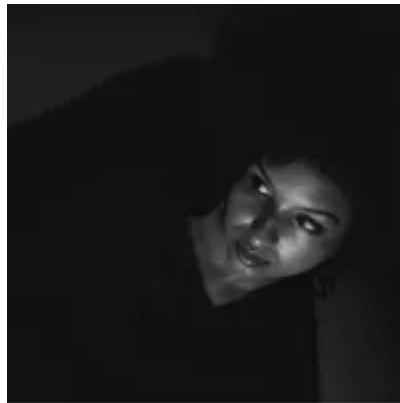
---

## En vues



“

**Campillo, filmer, c'est t  
ni d'une immanence qu  
a, c'est épouser les batt  
s des hommes et du mo**

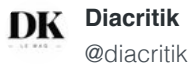


Retrouvez-nous sur les réseaux sociaux



## Suivez-nous sur Twitter

Tweets de @diacritik



120 battements par minute : esthétique de la transmission, énergie des corps politiques

[diacritik.com/2017/08/31/120...](https://diacritik.com/2017/08/31/120...)



[Intégrer](#)

[Voir sur Twitter](#)

---

## Articles récents

120 battements par minute : esthétique de la transmission, énergie des corps politiques

Dans la solitude de sa chambre (Les yeux grands fermés)

Entretien avec Gaël Octavia: « s'appartenir à soi-même » (La fin de Mame Baby)

De monstres et de libellules : récits de femmes (La fin de Mame Baby, Gaël Octavia)

Fred le Chevalier

---

## Archives

août 2017

juillet 2017

juin 2017

mai 2017

avril 2017

mars 2017

février 2017

janvier 2017

décembre 2016

novembre 2016

octobre 2016

septembre 2016

août 2016

juillet 2016

juin 2016

mai 2016

avril 2016

mars 2016

février 2016

janvier 2016

décembre 2015

novembre 2015

octobre 2015

septembre 2015

---

## La rédaction

**2Be**

**Andrea Manara**

**Arnaud Rakoon**

**Aurélien Barrau**

**Gilles Bonnet**

**Boris-Hubert Loyer**

**Dominique Bry**

**Camille Le Falher-Payat**

**Catherine Simon**

**Christiane Chaulet Achour**

**Christine Marcandier & Dominique Bry**

**Christine Marcandier**

**Denis Seel**

**Les invités de Diacritik**

**Douglas Hoare**



**Elara Bertho**

**Franck Queyraud**

**Fred Le Chevalier**

**Gabrielle Saïd**

**Mathilde Girard**

**Guillaume Carreno**

**Jacques Dubois**

**Jean-Clet Martin**

**Jeremy Sibony**

**Joffrey Speno**

**Johan Faerber**

**Jean-Philippe Cazier**

**La rédaction**

**Laurence Bourgeon**

**Laurence Payat**

**Laurent Demanze**

**Signatures**

**Lucie Eple**

**Marie-Odile André**

**Martin Rass**

**Nicolas Tellop**

**Olivier Steiner**

**Pierre Parlant**

**Yorick**

**Jan Le Bris de Kerne**

**Jean-Christophe Cavallin**

**Rodho**

**Ryoko Sekiguchi**

**Sabine Huynh**

**Samuel Minne**

**Simona Crippa**

**Sophie Quetteville**

**Tara Lennart**

**Véronique Bergen**

**Zelda Colonna-Desprats**

Thème Hive par PixelGrade.